11

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

sur ODOLANT-DESNOS,

auteur de l'Histoire d'Alençon, etc., etc.

Par M. LOUÏS DUBOIS;

Bibliothécaire-Conservateur des Dépôts scientifiques et littéraires de la ville d'Alençon; Membre de plusieurs Académies de Paris, et de plusieurs Sociétés littéraires des Départemens; l'un des Auteurs du Cours complet d'Agriculture, etc., etc.

PIERRE-JOSEPH Odolant-Desnos naquit à Alençon le 21 novembre 1722. Il sortait à peine du berceau lorsqu'il perdit son père, qui, quoiqu'il eût rempli des fonctions lucratives dans les îles de Rhé et de Caïenne, ne lui laissa qu'une fortune très-bornée. Sa mère, convaincue des avantages d'une éducation soignée, confia celle du jeune Desnos à un honnête ecclésiastique de ses parens, qui, doué de plus de bon sens que de science, et possédant plus de philosophie qu'il n'était permis alors d'en avoir, sur-tout lorsqu'on était le curé d'un village, éloigna son élève des sentiers battus de la routine, et le familiarisa avec les bonnes méthodes qui applanissent les difficultés de la langue latine. Une innovation, quelle qu'elle

soit, est souvent un scandale pour les personnes timides, et toujours un sujet d'effroi pour ces routiniers qui, comme le cheval aveugle qu'on attache à la meule, ne savent que s'abandonner, les yeux fermés et l'esprit plus fermé encore, à l'ornière banale qui leur est tracée. En général, perfectionner une méthode quelconque, c'est ameuter contre soi la médiocrité jalouse, l'incapacité pusillanime et l'orgueil envieux. Cependant, comme il arrive toujours quand on ne détruit pas les découvertes dans leur germe, les progrès de l'élève démontrèrent la bonté de la méthode du maître, et réfutèrent les arguties des routiniers et des censeurs qui, comme il est décent en cas pareil, se gardèrent bien d'en convenir, sentirent tout bas qu'ils avaient tort, et crièrent tout haut qu'ils avaient raison.

L'enfant entra au collége des Jésuites, que possédait alors la ville d'Alençon, et y fit sa rhétorique avec application comme avec succès. Son ardeur était infatigable, ses travaux multipliés, ses progrès rapides. Alors il dévorait tous les livres qui tombaient sous ses mains avides; on est étonné quand on parcourt les monumens de ses travaux vraiment immenses: il fesait des extraits étendus des poétes, des historiens, des critiques; il copiait même des ouvrages entiers, quand sa fortune, très-modique alors, ne lui permettait pas de les acheter. Ses succès et son application ne tardèrent pas à le faire remarquer de ses instituteurs. On sait combien les Jésuites étaient jaloux de fixer dans leurs rangs les jeunes étudians que signalait le savoir, la naissance ou la richesse. Le jeune élève résista à la séduction des promesses et à l'attrait des louanges. Il resta attaché à ses maîtres par les liens de la reconnaissance; et, quand ils tombèrent victimes de leur longue ambition, attaqués par la philosophie et vaincus par les efforts de plusieurs rois, l'attachement de Desnos s'accrut avec ce qu'il appelait leurs persécutions. Il quitta les Jésuites et sa ville natale pour faire à l'université de Paris ses cours de cette philosophie des colléges et des couvens qu'il ne fallait rien moins qu'une révolution pour reléguer parmi les décombres de la barbarie de nos pères. La curiosité, qui lui inspirait le goût de tout connaître, en même tems qu'elle lui donnait la force de tout entreprendre, le jeta un instant jusques sur les

bancs surannés que Sorbon avait fondés pour faire déraisonner sur la Divinité. Le dégoût et l'ennui le chassèrent de la Sorbonne ; il quitta les chicanes de la théologie dogmatique, pour les aphorismes non moins obscurs et presqu'aussi funestes de la jurisprudence. L'esprit faux de la plupart des prêtres de Thémis, l'inextricable chaos de la pratique, et le protocole inintelligible des formules, et la bonne foi des plaideurs, et le désintéressement des législateurs du cabinet et de l'audience, lui inspirèrent presqu'autant de dégoût que l'étude des théologiens. Cujas ne l'intéressa pas plus que Collet, et le droit romain lui sembla aussi fastidieux que la Somme de déraison et d'ennui qu'entassa Thomas-d'Aquin dans le bon tems des tournois théologiques.

Enfin Desnos vit, ce que voient trop rarement les parens et ce qu'il n'aperçut pas lui même quand il fut père, qu'on ne peut sans danger forcer la vocation. La sienne était pour la médecine. Il s'y livra avec goût, et y travailla avec succès.

Il avait à peine terminé ses cours, qu'il fut choisi, ainsi que quelques jeunes medecins, pour porter les secours de leur art dans des provinces ravagées par une fièvre contagieuse, sur laquelle le Gouvernement voulait obtenir des renseignemens détaillés, et recueillir des notions précises. Après neuf mois de travaux, de fatigues et de dangers, moins heureux qu'Hippocrate, il rapporta de ce voyage une légère gratification et une maladie grave : genre de compensation peu engageant, mais assez ordinaire.

Ce fut vers l'âge de 30 ans que Desnos vint s'établir à Alençon, où il fut bien accueilli et très-souvent employé. Les dix années qui suivirent immédiatement son retour à Alençon furent consacrées toutes entières aux devoirs de son état. Pendant le petit nombre de momens de relâche que lui laissait la pratique, il fortifiait la théorie par l'étude; il rédigeait ses observations, dont quelques-unes furent insérées dans le Journal de médecine. Les gens de l'art en distinguèrent deux : l'une *sur un estomac percé qui n'avait pas empêché de vivre, ou plutôt de languir pendant plusieurs années, la personne qui était attaquée de cet accident;* l'autre sur un sujet qui, pour avoir été rebattu depuis, n'en était pas

moins neuf alors, *sur le danger de manger les chairs des animaux dont on ignorait le genre de mort.* Ses papiers offrent à ce sujet un fait assez remarquable : au moment où Desnos recevait du savant Astruc, sous lequel il avait étudié, une lettre de félicitation pour ce dernier mémoire, un magistrat d'Alençon, qui ne se piquait pas de penser comme les savans, voulait lui intenter un procès pour s'être mêlé d'un objet de police dont la connaissance, suivant lui, appartenait exclusivement aux tribunaux; prétention absurde, affaire extravagante et ridicule, qui donne la mesure des lumières à une époque où l'argent, plus puissant que le savoir et plus fort que le mérite, appelait aux magistratures et conférait les charges.

Echappé aux prétentions du nouveau Perrin-Dandin, Desnos se trouva vers le même tems engagé dans une affaire d'un autre genre. L'académicien Guettard venait d'annoncer la découverte de la composition de la porcelaine; mais il fit une réticence, en ne citant pas les lieux où se trouvaient les matières assez rares dont il parlait. Le hasard apprit à Desnos qu'on les tirait des carrières granitiques dont la ville d'Alençon est entourée : il envoya à ce sujet un *Mémoire* confidentiel à Bernard de Jussieu, dont il avait suivi les cours et conservé l'estime, et avec lequel il était en relation. Jussieu communiqua le mémoire à quelques personnes. Le chevalier Turgot était du nombre. Soit par zèle pour la propagation des connaissances, soit par intérêt pour l'auteur, soit peut-être par animosité contre Guettard, Turgot évente la mine, dévoile le mystère et s'empresse de l'annoncer à Guettard lui-même. Voici ce que Turgot écrivait à Desnos le 14 mai 1761. « J'ai bien des remercimens à vous faire pour votre excellent détail au sujet du kaolin et du pétunzé. J'en ai fait part à plusieurs savans, et on l'a même lu à l'académie des sciences, où on en a été très-satisfait. Le secret que vous avez demandé n'est pas bien propre à étendre les connaissances. Si j'en avais, je chercherais à les communiquer : cela me paraît raisonnable ». Cette indiscrétion, qui pouvait être fort indifférente pour l'auteur de la lettre, ne l'était pas du tout pour l'auteur du mémoire.

Il ne paraît pas que, depuis ce moment, il ait rien publié sur son art, ailleurs que dans la Collection *sur les maladies épidémiques, par le Pecq de la Clôture.*

Vers 1763, quelques personnes lui proposèrent de s'établir sur un théâtre qui, plus grand, serait plus propre à faire connaître ses talens. Il eut la sagesse si recommandable et si rare de préférer à des espérances séduisantes l'heureuse médiocrité dans laquelle il vivait au sein de ses concitoyens.

Tel était l'emploi de son tems : il visitait ses nombreux malades ; il lisait les livres nouveaux de ses confrères ; il en chargeait les marges de notes qui prouvent qu'il s'occupa sans cesse des devoirs de sa profession. Ce qui lui restait de tems, il le consacrait à l'histoire, et sur-tout à celle du pays qui l'avait vu naître : après ses travaux, tels étaient ses délassemens. Il savait ainsi surmonter la fatigue, en variant ses occupations qu'il commençait à quatre heures du matin. A mesure qu'il fesait ses extraits, qu'il formait ses notes, qu'il écrivait ses observations, il les plaçait dans chaque ouvrage pour lequel il les avait composés. C'est ainsi qu'il fournit une foule de morceaux à l'auteur de la *Chronologie des grands baillis de Caën* ; au *Dictionnaire du Maine ;* au *Dictionnaire de la noblesse ;* au *Dictionnaire des hommes illustres.* Il eut une grande part au *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France, par Expilly ;* mais la manière étrange dont on estropia un de ses articles, en confondant les notes avec le texte, le fit renoncer à seconder Expilly dans son entreprise restée imparfaite. Il eut plus de confiance en Fontette, qui donna, en 1768, une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de France.* Desnos y rédigea une grande partie de ce qui concerne l'histoire de la ci-devant Normandie. Il paraît aussi, par une lettre de Dom Clément, que ce savant bénédictin lui eut quelques obligations importantes. Voici ce que Dom Clément lui écrivait en 1783 : « Ce que vous m'avez envoyé répandra un grand jour sur mon ouvrage. Je ne manquerai pas assurément de faire connaître au public la main bienfesante de qui je tiens ces précieux renseignemens, et en même tems les services importans que vous rendez aux lettres par vos savantes recherches ». On ignore quel était l'ouvrage qui inspirait cette lettre à Dom Clément : c'était sans doute l'Art de vérifier les Dates, qui parut de 1783 à 1792.

Les seuls ouvrages que notre auteur ait publiés en corps séparés sont les *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses Seigneurs* (1) ; une *Dissertation sur Serlon* (2), évêque de Seès, et *Raoul*, mort archevêque de Cantorbéry ; et une autre dissertation sur les *héritiers de Robert IV*, comte d'Alençon (3). Ces productions, qui furent le fruit de veilles nombreuses, annoncent une érudition profonde, mais quelquefois minutieuse : on y trouve généralement de l'exactitude dans le travail, mais on y désirerait plus d'ordre et un style moins négligé : défauts qu'il faut attribuer à l'âge avancé de l'auteur, et qui se font moins sentir dans les ouvrages qu'il avait publiés auparavant.

Moins occupé de la forme que du fonds, l'auteur ne cherchait que la vérité. C'est ainsi qu'il avait rassemblé et qu'il a laissé dans ses manuscrits des recherches immenses, peu propres à être lues, mais excellentes à consulter. La collection de ses porte-feuilles offre plus de cent volumes in-4.°, dans lesquels le défaut d'ordre se fait malheureusement sentir, mais qui présentent une foule d'extraits, de notes et de renseignemens très-précieux.

Celui de ses ouvrages posthumes qui serait lu avec le plus d'intérêt est un petit écrit, qui, par sa nature, ne peut être vu de personne : c'est une *Instruction adressée à sa famille*, et dans laquelle respire avec un ton patriarchal la plus touchante sensibilité.

On a trouvé dans ses papiers l'esquisse d'un *cahier* que, comme doyen de son collége, il rédigea *pour les états généraux* : il s'y présente par-tout dépouillé et libre des préjugés au milieu desquels il avait vécu ; il y réclame de justes réformes, sans aigreur et sans déclamation ; il y joint à la force du raisonnement l'autorité des faits historiques. Ses opinions, toutes modérées qu'elles sont, parurent alors hardies à ces caractères sans vigueur qui confondent le courage et l'audace, la raison et le cynisme, les réclamations du citoyen avec les clameurs des factieux. L'opinion

(1) Alençon, Malassis jeune, 1787. 2 vol. in-8.° fig.
(2) In-8.° br. Rome (Alençon) 1785.
(3) In-8.° br. 1785 (Alençon).

publique a sanctionné, les lois ont consacré ses opinions et ses demandes.

Après avoir parlé de l'auteur et du citoyen, considérons Desnos dans sa vie privée. Il fut aimable et bon, quoiqu'emporté et irascible. Sans haine et sans ressentiment il dédaignait la vengeance. Comme il connaissait à fond et son art et l'histoire, comme il sentait ses forces, il était quelquefois tranchant dans la discussion. Dans le monde il montrait de la gaieté et de l'aménité; et auprès des femmes qu'il avait beaucoup et long-tems aimées, il n'était pas sans amabilité.

Desnos fut secrétaire perpétuel de la société royale d'agriculture de la généralité d'Alençon; correspondant de la société royale de médecine de Paris, de l'académie des sciences et belles-lettres de Rouen, de celle de Caën, et de la société littéraire de Cherbourg.

Desnos mourut âgé de 78 ans 8 mois 20 jours, le 23 thermidor an 9 (11 août 1801), à Alençon où il fut inhumé. Une maladie l'avait privé trois ans de l'usage de la parole et de la faculté d'écrire. Il eut huit enfans, trois garçons et cinq filles; dont deux aînées mortes fort jeunes, un fils mort médecin à Paris; un fils étudiant en médecine, et qui disparut en juin 1778; une fille mariée à Alençon à M. Quillel-Lamartinière; deux autres filles mortes dans l'enfance; et un autre fils, dépositaire de ses manuscrits, membre du conseil des Cinq-Cents, où il a prononcé plusieurs opinions, imprimées in-8.o et dans le Moniteur; membre du Corps-Législatif, et auteur d'un ouvrage intitulé : *Redites sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre, par rapport à leurs auteurs.* Ce dernier, né à Alençon le 19 janvier 1768, et nommé Latuin-Louis-Gaspard, mourut à sa terre des Vignes près Alençon, le 24 septembre 1807, laissant entr'autres manuscrits un ouvrage curieux sur les bizarreries de quelques-unes des anciennes cérémonies religieuses de la France.

Voici l'épitaphe qu'avait composée pour le tombeau de Pierre-Joseph Odolant-Desnos, un de ses amis; son compatriote, et son collaborateur pour quelques parties des *Mémoires*

sur Alençon, M. Pierre-Nicolas Le Conte de Lavérerie ; mort le 27 juin 1808 à Alençon, où il était né le 25 avril 1728 :

Heu !
Inter mortuos jacet,
Per quem tot resurrexêre ,
Petr.-Jos. ODOLANT - DESNOS, Alenconius,
Artium magister,
Saluberrimæ facultatis medicæ Parisiensis alumnus,
Universitatis Rhemensis Doctor,
Soc. Reg. Medicorum Parisinæ correspondens ;
Academiis Rothomagi, Cadomi, nec-non soc. litt. Cheriburgi aggregatus,
Soc. Reg. Alenconiensis à secretis perpetuus,
Ejusdem civitatis olim ædilis ;
Ibidem cum plausu exercuit medicam artem per ferè L annos,
Superis gratus et imis ;
Multa composuit opera et typis mandavit quædam,
Inter quæ Historiam Alenconiensem,
Cuimet deditus à teneris annis (si fas est dicere), usque ad mortem.
Optimus parens, civis integerrimus, patriæ ac humanitatis amans,
Longo et crudeli vexatus morbo occubuit XXII thermidori R. F. anno IX,
Napoleone Bonaparte primo consule.

Dilectis manibus
Hoc antiquæ et constantis amicitiæ pignus
Dicat et consecrat
P.-N. L.-C. L.-V.......

A Alençon, de l'Imprimerie de MALASSIS le jeune, place du Cours. — 1810.